

Sept poèmes « métaphysiques »

traduits et présentés par Robert Ellrodt

La poésie « métaphysique » anglaise au dix-septième siècle

« Métaphysique » fut le terme choisi en Angleterre par les « classiques » pour désigner une lignée de poètes dont ils condamnaient la parade d'érudition. Les caractéristiques de leur style sont analogues à celles de la poésie maniériste ou baroque, mais l'épithète historique prend un sens plein quand une inquiétude existentielle s'exprime à travers une vision paradoxale ou mystique des relations entre l'homme et Dieu ou l'homme et l'univers.

Le chef de file, John Donne, ne figure pas dans cette sélection car son œuvre poétique est mieux connue et déjà accessible en traduction*.

George Herbert, prêtre anglican, s'unit au divin dans l'intimité du cœur ou de l'église, Henry Vaughan, médecin gallois, le recherche à travers la nature. Marvell, singulier « puritain », associe l'ironie mondaine et le tragique, ou rêve d'évasion.

Crashaw, converti au catholicisme romain, déverse la luxuriance extatique de ses concetti sur des figures féminines. Les poètes mineurs sont représentés par Lord Herbert, aristocrate philosophe à ses heures, par le « cavalier » Carew, qui trempe à peine sa plume dans l'encre scolastique, et par Henry King dont le deuil émouvant s'inscrit sur fond cosmique.

Edward Herbert, Lord de Cherbury (1583-1648)

ÉLÉGIE SUR UNE TOMBE

Dois-je donc voir, hélas ! une éternelle nuit
Reposer sur ces yeux si beaux
Et clore ces rayons qui jadis s'élançaient,
Si radieux et si brillants
Que leur lumière et leur chaleur étaient pour nous
Connaissance et Amour ?

Oh ! s'il ne vous plaisait de rester plus longtemps
Sur cette humble scène ici-bas,
Lui préférant un héritage illimité,
Dites-nous, nous vous en prions,
Où toutes les beautés que possédaient vos cendres
Sont à présent logées.

* *John Donne, Poésie*, présentation et traduction de Robert Ellrodt, Paris, Imprimerie nationale, 1993.

Au Soleil avez-vous donné votre clarté ?
Aux Vagues, vos cheveux ondoyants ?
Avez-vous donc au Ciel, à l'Air, restitué
Le rouge et le blanc et le bleu ?
Et depuis votre mort aux fleurs dispensez-vous
Cette si douce haleine ?

Les astres autrement n'eussent-ils sommeillé
Dans leurs Maisons, ou fait retraite ?
Ciel et Air autrement n'eussent-ils conspiré
Pour pleurer dans leurs Régions ?
Autrement, chaque fleur enfantée par la terre
N'eût-elle été flétrie ?

Mais, ainsi enrichis, n'ont -ils quelque raison
De cesser de se lamenter ?
Car de leur cours constant ils auraient dû dévier
Et enfreindre leurs propres Lois
Si vos beautés n'avaient une seconde fois
Fait naître Ciel et Terre.

Dites-nous, car toujours votre tombe doit rendre
Des Oracles pour qui les attend,
Dites-nous ce que sont devenues ces beautés
Et quel est leur effet présent :
Dites-le à qui ne peut dire son chagrin,
Ni trouver réconfort.

Henry King (1592-1669)

CÉRÉMONIE FUNÈBRE ¹

À sa Compagne incomparable, à jamais inoubliable

Absence chère ! depuis ta mort
Prématurée, mes pensées vont
A toi, toi seule ; pour moi, aveugle
Ou presque, livre et bibliothèque
A contempler ! Argile aimée,
Après toi je languis, sans vivre,
Et ne connais d'autre exercice
Que celui que mes yeux pratiquent,
Humides verres qui me révèlent
La lenteur du temps paresseux
Pour qui s'afflige. Oui, c'est ma seule
Activité, ma seule affaire.
Je compte ainsi les heures lasses
Par mes soupirs en pleurs dissous
N'admire que le temps à l'envers
Aille pour moi, absurdement !
Tu m'as ennuié, ton couchant
Engendre ce noir crépuscule,
Toi qui fut mon jour (assombri
Avant d'avoir atteint midi).
En pleurs je dois m'en souvenir :
Tu vis à peine plus d'années
Qu'un jour n'a d'heures. Ton clair soleil
D'abord guida ma vie, mon sort,
Mais jamais plus n'apparaîtra
Au levant dans mon hémisphère.
En toi lumière et mouvement
Ne sont plus, comme en un astre mort ;
Entre moi et mon désir cher
La Terre s'est interposée,
Et crée une étrange éclipse
Comme on n'en voit en almanach.

1. Cette traduction est destinée à l'*Anthologie de la poésie anglaise* à paraître dans la Bibliothèque de la Pléiade. Éditions Gallimard. Les six premiers et les six derniers vers, jugés moins heureux, sont omis.

Je pourrais te laisser un temps
Assombrir ma vie et mon ciel ;
Serait-ce un mois, un an, ou dix,
Je survivrais à ton exil,
Renonçant à toute gaieté
Si tu promettais ton retour,
Écartant ton linceul de cendres,
Pour chasser les nues du chagrin.

Hélas, la plus longue durée
Est trop brève pour mesurer
Ces vains espoirs ; jamais n'aurai-je
Le bonheur de t'apercevoir
Un seul instant avant le jour
Qui réduira la Terre en cendres,
Fièvre féroce calcinant
Le corps du monde, comme le tien
(Mon petit Monde !). Cet incendie
Éteint, nos corps aspireront
Au bonheur de l'âme ; renaissant,
Nous nous verrons d'un oeil plus clair
En ce lieu calme où nulle nuit
Ne peut nous cacher l'un à l'autre.

Entre temps, Terre, elle est à toi :
Que mon malheur te soit grand bien !
Le Ciel voulut que je ne puisse
L'appeler mienne plus longtemps ;
Je t'offre mes droits éphémères
Sur ce qu'en vie j'aimais le plus,
Et dans mon chagrin généreux,
Donne ce qui m'a échappé.
Sois douce envers elle ; je t'en prie,
Écris dans ton Livre de vie
Chaque détail de la Merveille
Qui s'enchâsse dans ton écrin ;
Veille à en faire un compte exact
Afin de la rendre au poids juste,
Car tu devras vérifier
Chaque grain de cette poussière,
En répondre à Qui te prêta,
Sans le donner, mon cher Objet.

Fermez la tombe ! de noirs rideaux
Voilez mon Épouse étendue.

Dors, mon Amour dans ton lit froid,
D'un sommeil jamais dérangé !
Bonne nuit donc ! Et point d'éveil
Avant que ton destin soit mien ;
Qu'âge ou chagrin ou maladie
M'ait uni à cette poussière
Tant aimée pour remplir le vide
Laisse par mon cœur en ta tombe.
Attends moi là ; j'irai sans faute
Te rejoindre en ce vallon creux.
Et ne pense pas que je tarde :
Me voici déjà en chemin,
J'avance avec toute la hâte
Née du désir ou du chagrin.
Chaque minute est court progrès,
Et chaque heure est un pas vers toi.
Je m'endors pour me réveiller
Plus près de l'Ouest de ma vie,
Ayant vers toi durant huit heures
Vogué sous le vent assoupi.

Ainsi ma nef fuit le soleil,
Le compas de mes jours décline,
Je ne lutte contre le courant
Qui vers *Toi* m'entraîne, rapide.

J'ai honte et peine à l'avouer :
Au combat tu fus l'Avant-garde
Et tu remportas la victoire
En osant mourir avant moi
Qui aurai dû, plus chargé d'ans,
Te précéder dans le tombeau.
Mais écoute ! Tambour discret
Mon pouls m'annonce, *Tè* dit « j'arrive »,
Et si lente que soit ma marche
Je viendrai m'asseoir près de *Toi*.

George Herbert (1595-1633)

L'ACCORD

Combien je te louerais, Seigneur, que j'aimerais
Graver ton amour dans des vers d'airain,
Si tout ce que parfois ressent mon âme,
Elle le ressentait toujours !

Quand bien même les ciels seraient quarante ou plus,
Quelquefois mon regard monte plus haut,
Quelquefois j'en atteins à peine vingt,
Quelquefois je tombe en enfer.

Ah ! sur le chevalet de cet immense espace
Ne m'étends ! Ces distances t'appartiennent.
Pour ta tente¹ le monde est trop petit,
Pour moi, une tombe est trop grande.

Veux-tu livrer bataille à l'homme en étirant
Du ciel en enfer un grain de poussière ?
Dieu si grand, affronter un misérable
Pour qu'il mesure ta hauteur ?

Ah ! laisse-moi donc, l'âme cachée sous ton toit,
Là me jucher et là faire mon nid !
Alors d'un pécheur tu seras délivré,
Et moi, de l'espoir et la peur.

Pourtant fais à ton gré, et ce sera le mieux.
Lâche ou resserre ton pauvre débiteur :
Ce n'est que tendre les cordes de mon cœur
Pour une musique meilleurs.

Que je vole avec l'ange, tombe avec la poussière,
Tes mains ont fait les deux et je suis là.
Ton amour, ta puissance, mon amour, ma confiance
De ce seul lieu font l'univers

1. Le Tabernacle : voir Exode, XXV.

LES AVANT-COUREURS

Les messagers sont là. Voyez, voyez leur marque !
Le blanc est leur enseigne et regardez ma tête !¹
Mais leur faut-il s'emparer du cerveau ? chasser
Ces pensers scintillants qui y prennent naissance
Et me changer en une souche ?
Pourtant ils m'ont laissé : « Tu es toujours mon Dieu »².

Bien bons vous êtes, vous qui me laissez ainsi
Ma meilleure pièce, mon cœur, et tout ce qu'il accueille !
Quant à moi, peu me chaut ce qui advient du reste
Si je puis répéter « Tu es toujours mon Dieu ».
À lui, ce poème plaira ;
Si je lui plais, j'écris avec assez d'esprit.

Adieu, douces devises, charmantes métaphores !
Mais voulez-vous donc me quitter ainsi, vous qui
Hantiez auparavant bordels et lupanars ?
Je vous ai lavé de mes larmes et, mieux vêtues,
Vous ai conduites à l'Église :
A Dieu je devais tout, le meilleur de moi-même !

Beau langage enchanteur, toi, plus doux que le sucre,
Le miel de rose, où donc veux-tu fuir loin de moi ?
Quelque amant insensé t'a séduit pour ta perte ?
Quitteras-tu l'Église par amour d'une bauge ?
Fi donc ! souiller tes broderies
Et te pourrir, toi et celui qui chante l'air !

Que de sots amoureux, s'ils aiment le fumier,
De toile, non de tapisseries, couvrent leur honte !
Que la sottise parle sa langue naturelle !
Au Ciel est beauté vraie : la nôtre, flamme empruntée,
Éclaire notre route vers Lui.
Beauté et beau langage doivent aller de pair.

1. Les avant-courriers royaux marquaient à la craie les portes des logements qu'ils réquisitionnaient pour le souverain ; les cheveux blancs que le poète découvre sur sa tête annoncent la vieillesse et la mort.

2. Voir Psaume XXXI, 14.

Si pourtant vous partez, mots, peu m'importe ! allez !
« Tu es toujours mon Dieu », c'est bien tout ce qu'avec
Quelque enjolivement peut-être vous pouvez dire.
Oiseaux du printemps, partez ! à l'hiver, son dû !
Sur la porte soit la pâleur
Pourvu qu'à l'intérieur tout reste plus vivant !

AMOUR¹

Amour me fit accueil ; mon âme recula,
De poussière et péché couverte ;
Amour au regard prompt, me voyant triste et las,
Sitôt franchie la porte ouverte,
Allant vers moi, voulut doucement s'enquérir
S'il manquait rien à mon désir.

« D'être un hôte, Seigneur, digne de tant d'égards ».

Amour me dit : « Tu le seras ».

– « Hélas ! puis-je vers Vous élever mes regards,
Moi le coupable, moi l'ingrat ? »

Amour, prenant ma main, répondit, radieux,
« N'est-ce point moi qui fis les yeux ? »

– « Oui, Seigneur, mais j'en fis souvent usage infâme :
Laissez-moi de honte périr ! »

– « Ne sais-tu », dit Amour, « que j'en portai le blâme ? »

– « Alors, Seigneur, c'est à moi de servir. »

– « Ami, sied-toi », dit-il, « et goûte à mon festin ».
Je m'assis et rompis le pain.

1. Le poème évoque à la fois l'accueil du pécheur à la Sainte Table et son entrée au Paradis.

Thomas Carew (1595-1640)

CHANSON

Ne me demandez pas où Jupiter préserve,
 Juin enfui, la rose fanée,
Car dans l'orient profond de vos beautés,
 Ces fleurs, comme en leur cause, dorment.

Ne me demandez pas où se sont égarés
 Les atomes dorés du jour,
Car le Ciel, par pur amour, a voulu
 De leur poudre orner vos cheveux.

Ne me demandez pas vers quel séjour se hâte
 Le rossignol, quand Mai n'est plus,
Car, dans votre douce gorge entr'ouverte,
 Il hiverne et réchauffe ses airs.

Ne me demandez pas où ces étoiles glissent,
 Tombant au cœur de la nuit,
Car, en vos yeux recueillies, elles sont
 À nouveau fixes comme en leur sphère.

Richard Crashaw (1612/13-1649)

LE CŒUR ENFLAMMÉ¹

*Sur le Livre et le Portrait
de la séraphique sainte Thérèse
telle qu'elle est habituellement représentée
avec un Séraphin à côté d'elle*

Bienveillants lecteurs, vous qui, venant en amis,
Remarquez le beau nom que ce tableau présente,
Ne vous hâtez point trop cependant d'admirer
Cette illusion de feu aux ravissantes joues.

Voilà, dit-on, un Séraphin,
Et voici la grande Thérèse.
Lecteurs, laissez-vous guider, faites
Une erreur sage et réfléchie :
Il faut intervertir l'image,
Mal épeler pour lire juste ;
Lisez *elle* pour *lui* et *lui* pour *elle* :
Appelez Séraphin la Sainte.

Peintre ! comme tu t'es mépris, mettant
Le dard de la sainte en la main de l'ange !
Vois ! l'âge même et la taille de l'ange
Montrent qu'elle est la Mère Séraphin !
C'est la flamme maîtresse et lui, respectueux,
Vient voir ici-bas ses brillants feux d'artifice.
O toi parmi les hommes le plus pauvre en ardeur !
Si ton pinceau frigide avait baisé sa plume
Tu n'aurais pu commettre la si méchante erreur
De nous donner pour son image cette ombre pâle.
Quoi ! peintre, on n'y voit qu'un corps mortel, féminine
Froideur contrefaisant l'ardeur d'un mâle amour !
On te soupçonnerait de n'avoir voulu peindre
Que quelque inférieure et faible sainte.
Mais, eût ton incarnat au teint pâle emprunté
Leur feu aux joues brûlantes de ce Livre brillant,
C'est sur elle que tu aurais amoncelé
Tout ce que tu pouvais trouver de séraphique ;
Et tout ce qu'a de beau cet ange adolescent :
Doigts roses, cheveux éblouissants,

1. Cette traduction est destinée à l'*Anthologie de la poésie anglaise* à paraître dans la Bibliothèque de la Pléiade, Éditions Gallimard.

Joues vermeilles, ailes scintillantes,
Toutes beautés resplendissantes.
Mais, avant tout, ce dard de feu,
Tu l'eus mis dans la main de ce grand cœur.

Ainsi que l'équité l'exige, donne donc
A lui le rouge au visage, à elle le feu.
Reprends et rectifie cette fruste ébauche
Et, pour vêtir le mien, dévêts ton séraphin.
Répare l'erreur de ton art et donne
Le voile à l'ange, à la sainte le dard.

Donne-lui le voile pour qu'il en recouvre
Les rougissantes joues d'un amant supplanté,
Honteux qu'en notre monde ici-bas maintenant
Apparaissent des nids de nouveaux séraphins.

A elle donne le dard, car c'est elle (bel ange)
Qui décoche ta flèche et te perce toi-même.
O vous, cœurs sages, tous transpercés,
Qui vivez et mourez parmi ses flèches,
Que trouvent donc vos âmes au goût fin
En sa vie sans pareille et son amour ?
Dites-le, soyez témoins. N'est-il vrai
Qu'à chaque coup elle envoie un séraphin ?
Quel magasin d'armes immortelles brille en elle,
Céleste artillerie en chaque mot que l'amour dicte !
Donnez le dard à celle qui peut donner la flamme,
Et le voile à celui qui accepte la honte.

Mais puisque avoir une heureuse fin
Des pires fautes est le sort fréquent¹,
Si le crime est prescrit et l'orgueilleuse erreur
Se refuse à entendre un humble chant,
Malgré toute sa magnificence
Donnez-moi le Séraphin souffrant.
A lui l'éclat de toutes ces parures,
Joues vermeilles, ailes scintillantes,
Main rose et dard étincelant !
A elle, ne laisse donc que le Cœur Enflammé !

Laisse-lui ce cœur seulement : c'est lui laisser
Non un seul trait, mais tout le carquois de l'amour.
Car au champ où guerroie l'amour, jamais
Ne fut trouvée arme plus noble qu'une blessure.
Passif, l'amour n'est jamais plus actif :

1. Allusion à la *felix culpa*, le péché originel conduisant à un plus grand bonheur.

Le cœur blessé est bien le cœur qui blesse.
Ô Cœur où se rejoignent ces effets de l'amour,
Gros à la fois de blessures et de flèches,
Dans ces pages conquérantes vit toujours, et sois
En toutes langues ¹ la même triomphante Flamme.
Ici, grand Cœur, vie, aime, meurs et tue ;
Saigne et blesse, sois toujours soumis et vainqueur.
Que cette immortelle Vie, où qu'elle soit lue,
Soit suivie d'une foule d'amants et de Martyrs.
Que des Morts mystiques l'accompagnent, que des âmes
Pieuses, mourant d'amour, soient témoins de ta vie.
Ô douce incendiaire ! déploie ici ton art
Sur ce cœur dur et froid, ce cœur sans vie ;
Que tous tes traits épars de lumière, qui jouent
Parmi les feuilles de ton grand Livre de clarté,
Unis contre ce sein, fassent irruption
Pour m'arracher à moi-même comme au péché.
Ce vol, empreint de grâce, sera don généreux :
Être ainsi dépouillé, c'est heureuse fortune.
Ô toi, fille intrépide du désir !
Par toute ta dot de clartés et de feux,
Par l'aigle et la colombe unis en toi,
Par toutes tes vies et tes morts d'amour,
Par tes libations de lumière intellectuelle,
Et par ta soif d'amour plus large encore,
Par tes coupes débordantes de violent désir,
Par ta gorgée de feu liquide à ton dernier matin,
Par l'ultime baiser qui, t'ouvrant le royaume du ciel,
Sur l'âme à son départ mit le sceau du Seigneur,
Par tous les paradis que tu trouves en lui
(Splendide sœur des Séraphins),
Par tout ce que de lui nous retrouvons en toi,
Ne laisse en moi rien de moi-même.
Laisse-moi lire ta vie tant et si bien
Que meure en moi toute vie mienne.

1. Allusion à la traduction de *l'Autobiographie* de sainte Thérèse.

Andrew Marvell (1621-1678)

À SA MAÎTRESSE TROP PRUDE

Eussions-nous le temps et l'espace,
Votre pudeur ne serait crime,
Madame. Assis, nous chercherions
A passer un long jour d'amour :
Vous trouveriez au bord du Gange
Des rubis ; aux flots de l'Humber
Je me plaindrais. Je vous aurais
Aimé bien avant le Déluge,
Et vous pourriez, s'il vous plaisait,
Me laisser languir à vos pieds
Jusqu'à la conversion des Juifs.
Vaste et lent comme les empires,
Croîtrait mon amour végétal.
Je mettrais un siècle à louer
Vos yeux, contempler votre front ;
Mais à vos seins j'en vouerais deux,
Au reste trente, et n'en viendrais
À votre cœur qu'aux derniers temps.
Pour votre gloire, je ne voudrais
Madame, aimer à moindres frais.

Mais derrière moi toujours j'entends
Gronder le char ailé du Temps ;
Et devant moi toujours s'étend,
Vaste désert, l'Éternité.
Lors ta beauté ne sera plus ;
Mon chant n'éveillera d'échos
Au marbre où les vers tâteront
Ta jalouse virginité.
Lors ton honneur sera poussière
Et cendres sera mon désir.
La tombe est chambre belle et calme,
Mais où, je pense, on ne s'étreint.

Maintenant donc que la rosée
Du matin irise ta peau,
Et qu'à chaque pore transpire
Les feux de ton âme avide,
Maintenant prenons nos ébats !

Tels d'amoureux oiseaux de proie,
Dévorons notre temps nous-mêmes
Sans languir en ses lentes mâchoires.
Que notre douceur, notre force,
Unies tout entières, fassent corps !
Arrachons nos plaisirs à la vie
À travers ses portes de fer :
Ainsi, ne pouvant l'arrêter,
Forçons le soleil à courir !

SUR UNE GOUTTE DE ROSÉE

Voyez comment, perle d'Orient,
La Rosée glisse du sein de l'Aube
 En la Rose épanouie,
Mais, à sa demeure nouvelle
Préférant sa claire Patrie,
 S'enclôt en elle-même
 Et dans son Globe étroit
Façonne au mieux son élément natal.
Voyez, méprisant la fleur pourpre
 Et l'effleurant à peine,
Mais vers les Cieux se retournant,
Elle brille d'un triste éclat,
 Se faisant Larme
Pour s'être si longtemps séparée de sa Sphère.
 Sans repos elle roule et tremble
 De peur de devenir impure,
 Mais le chaud Soleil charitable
 L'aspire et la renvoie aux Cieux.

L'Âme ainsi, Goutte et Rayon,
Venue de la Fontaine Éternelle du Jour,
Si sur la fleur humaine on pouvait l'entrevoir,
 Se souvenant des altitudes,
 Fuit les verts bourgeons et les feuilles.
 Renfermant sa Lumière en elle,
En l'orbe pur de ses pensées elle présente
 Le Ciel immense en un Ciel moindre.
 Enclose en sa Forme pudique,
 Elle se détourne de tout,

Mais, excluant le Monde,
Reçoit pourtant le Jour.
Sombre à sa base, claire au sommet,
Là dédaignant, ailleurs aimant,
Libre presque et prête à partir,
L'Ame, qui s'arme pour monter,
Ne touchant ici-bas qu'un point,
De toutes parts tend vers le haut.
Ainsi, Rosée sacrée, fut distillée la Manne,
Qui parut sous l'aspect de gelée blanche et froide¹,
Congelée sur la Terre ; mais qui, se dissolvant,
Se perd en la Splendeur du Soleil Tout-Puissant.

1. Exode, xvi,14 : « on vit paraître dans le désert quelque chose de menu... qui ressemblait à ces petits grains de gelée blanche qui pendant l'hiver tombent sur la terre ».

Henry Vaughan (1622-1695)

LA RETRAITE

Heureux ces jours où mon enfance
Brillait de lumière comme un ange,
Avant de connaître ces lieux
Prescrits à ma seconde course ;
Jours où mon âme ne concevait
Qu'une pensée céleste et blanche !
De mon premier amour à peine
Une ou deux lieux me séparaient,
Et je pouvais, me retournant,
Entrevoir l'éclat de sa face.
Mon âme, à contempler la fleur
Ou l'or des nuées s'attardait,
Percevant dans leurs splendeurs moindres
Comme une ombre de l'éternité.
Ma langue n'avait encore blessé
D'un mot coupable ma conscience ;
Je ne connaissais l'art maudit
De pécher par chacun des sens,
Mais sentais dans ma chair éclore
Des surgeons d'immortalité.

Ah ! que j'aspire à revenir
En arrière, à fouler l'ancien
Sentier qui mène à la plaine où
J'ai laissé ma traîne de gloire,
D'où l'esprit illuminé voit
Cette ombreuse Cité des Palmes !¹
Mais mon âme, hélas ! attardée,
Est ivre et sur la voie vacille.
Que d'autres aillent de l'avant !
Je voudrais rebrousser chemin
Et, ma poussière en l'urne enclose,
M'en retourner tel que je vins.

1. La Nouvelle Jérusalem.

LA NUIT

À travers ce pur Tabernacle¹,
Voile sacré cachant ton midi glorieux
Pour que l'homme puisse vivre et briller, ver luisant
Face à la lune²,
Le sage Nicodème³ vit la lumière
Qui lui révéla son Dieu dans la nuit.

Heureux croyant, lui qui put voir,
De cette terre enténébrée et d'yeux aveugles,
Tes ailes, attendues si longtemps, s'élever
Pour nous guérir⁴!
Et, ce que nul désormais ne pourra,
Put donc à minuit parler au Soleil!

Oh! qui me dira où il sut
Te trouver en cette heure de silence et de mort?
Sur quel sol solitaire et béni apparut
Fleur aussi rare,
Qui recérait en ses pétales saints
La Divinité dans sa plénitude?

Nul propitiatoire d'or pur,
Nulle pierre sculptée, nul Chérubin poudreux
N'accueillit mon Seigneur : en ses vivantes œuvres
Il fut logé,
Où, quand les Juifs dormaient, arbres et plantes
L'observaient, veillant et s'émerveillant.

Nuit aimée, qui défait⁵ ce monde,
Force à se taire les sots, apaise les soucis,
Jour des Esprits¹⁶, calme retraite de mon âme
Que rien ne trouble!
Temps où Christ promène quand il veut prier,
Heures à l'unisson du plus haut Ciel.

1. *Virgin-shrine* : à la fois le ciel nocturne et le corps terrestre du Christ, à travers lequel Nicodème eut la vision de Dieu.

2. On croyait la lumière de la lune reflétée dans le ver luisant ; de même la lumière voilée du Christ solaire, reflétée en l'homme, le fait vivre et l'éclaire.

3. Pharisien qui vint la nuit trouver Jésus pour l'interroger et reçut la lumière : Jean III, 1-21.

4. Malachie IV,2 : « Le soleil de justice se lèvera... et vous trouverez votre salut sous ses ailes. »

5. « défait » ici, comme *defeat*, signifie non seulement « triomphe de » mais « dé-fait », dissout.

6. Dans sa traduction d'un traité de Johann Nieremberg, *Of Life and Death*, Vaughan écrit : « le jour fut fait pour les Actions Corporelles, la nuit est le temps où les Esprits travaillent » (*Works*, éd. L.C.Martin, I,305).

Vol silencieux d'un Dieu en quête,
Quand la rosée inonde sa tête et que ses boucles
Sont détrempées des gouttes claires de la nuit ;
 Son doux appel,
Heure où il frappe¹, veille muette de l'âme
Quand les Esprits entre eux s'unissent.

Si mes jours bruyants et mauvais
Étaient sereins, tranquilles comme ta sombre Tente²
Où seule une aile d'Ange, ou sa voix, peut parfois
 Troubler la paix,
Je passerais au Ciel toute l'année
Sans jamais vouloir errer ici-bas.

Mais, en vivant où le soleil
Éveille tous les êtres, où tous s'affairent, s'usent
Et fatiguent les autres, je m'abandonne et cours
 Vers tout borbier,
Et, par le jour de ce monde égaré,
Trouve encore moins mon chemin qu'en la nuit.

Il est en Dieu, disent certains,
Des ténèbres profondes qui sont éblouissantes ;
Ainsi qui ne voit clair ici dit qu'il est tard
 Et qu'il fait sombre.
Oh ! vienne cette nuit où seul en Lui
Je pourrais vivre invisible et obscur !

L'ASCENSION

Les saints s'en sont allés au séjour de lumière
 Et je m'attarde seul ici ;
Brillant et beau, leur souvenir éclaire
 Mes tristes pensers assombris.

Ce souvenir scintille au cœur enténébré
 Comme une étoile dans la nuit,
Ou le pâle rayon dont ce mont est paré
 Quand le soleil s'en est enfui.

1. Cantique des cantiques V, 2 : « j'entends la voix de mon bien-aimé qui frappe à ma porte ».
2. À la fois la nuit et le tabernacle où Yahvé rencontre Moïse et les fils d'Israël (Exode, XXV).

Je les vois s'avancer dans leur gloire suprême
Dont la splendeur foule mes jours,
Mes jours qui sont au mieux un crépuscule blême,
Lueurs et déclin sans recours.

Humilité divine, espérance sacrée,
Qui menez au divin séjour,
Voici donc votre voie ; vous me l'avez montrée
Pour enflammer mon tiède amour.

Joyau du juste, ô Mort si chère, diamant
Qui ne brilles qu'en des ténèbres,
Quel mystère à nos yeux surgirait, éclatant,
S'ils perçaient ces voiles funèbres ?

Qui ne trouve en son nid la couvée emplumée
Sait que l'oiseau s'est envolé :
Mais près de quelle source et sous quelle ramée,
Il chante, ce n'est point révélé.

Cependant, comme l'âme entend l'appel d'un ange,
En un songe et garde mémoire,
Passant l'expérience, une pensée étrange
Parfois l'élève au ciel de gloire.

Une étoile captive, en un tombeau cloîtrée,
Par force y brûle solitaire
Mais par la main qui l'emprisonna libérée,
Elle illuminera la sphère.

Ô Source et Créateur de l'éternelle vie
Père des esprits glorieux,
Rappelle à Toi mon âme en ce monde asservie :
Vraie liberté ne vit qu'aux cieus !

Mon télescope ici par la brume est brouillé
Sans cesse : disperse donc ces nues !
Ou bien élève-moi jusqu'à ton mont sacré :
Là, nul besoin de longue-vue.